

Le peuple du vent

Malgré la fatigue qui l'accablait, Asto accéléra le pas pour franchir les derniers mètres qui le séparait du relais de la Pierre qui Hurlé. La pluie battante avait rendu ses vêtements lourds comme du plomb, et il devait déployer des efforts incroyables pour décoller ses bottes de la boue du chemin à chaque pas. Au dessus de sa tête, les éclairs se déchaînaient dans le ciel, illuminant les hauts sommets glacés des monts Kalikis.

Maintenant qu'il était arrivé au relais, le jeune marchand estima qu'il ne lui restait plus qu'une journée de marche – ou plutôt de course sous des trombes d'eau – avant d'atteindre le col de Tisk. A partir de là, il pourrait souffler, et redescendre tranquillement vers son village natal. A bien y réfléchir, il avait fait le bon choix, de prendre ce chemin sinueux plutôt que la grande route qui contournait la chaîne de montagnes : le trajet lui aurait pris alors plusieurs semaines, tandis que là, par le col, il n'en avait que pour quelques jours. Et pour quelqu'un qui avait passé plusieurs années dans cette fichue vallée, le gain de temps était loin d'être négligeable. En fait, ce qui motivait Asto à l'instant présent, c'était de se dire que dans quatre jours maximum il serait dans sa calme maison de Viraa, à siroter un verre d'alcool de poire au coin du feu.

Le raccourci lui avait été indiqué par une communauté de reclus vivant dans les contreforts des Kalikis et qui l'avait hébergé pour une nuit. Les moines l'empruntaient parfois pour se rendre à leur cimetière, niché au cœur des montagnes. Mais ils avaient omis de préciser la difficulté du trajet, d'autant plus grande que la pluie et le vent avaient décidé de ne pas être favorables au voyageur fourbu.

Les lumières éclatantes qui déchiraient bruyamment le ciel éclairaient la vallée d'une lueur blafarde. Mais Asto ne s'attarda pas à contempler la vue magnifique dont il jouissait sur le cratère du volcan endormi depuis des lustres, où les champs de lave et les rochers avaient laissé place aux champs de céréales et aux habitations. Il ne le connaissait que trop bien ! Pendant cinq longues années, il avait parcouru la caldeira de long en large pour faire fortune, et maintenant il s'en retournait dans son pays, le sac chargé de pièces d'or, diamants et autres pierres précieuses.

Le relais de la Pierre qui Hurlé était une habitation creusée à même la roche. Devant sa façade, le chemin s'élargissait en une sorte de terrasse, avant de continuer à longer les flancs de la montagne. D'épais buissons de ronces s'étaient installés sur le plateau et dardaient leurs longues épines dans toutes les directions, comme pour défendre leur territoire contre les intrus. Juste au bord du chemin, une poignée d'arbres tordus balançaient leurs branches au rythme des bourrasques. Le vent quasi constant qui soufflait dans cette région les avait fait pousser de travers, si bien que leurs branchages se trouvaient en porte-à-faux au dessus du précipice.

Le relais lui-même était une construction sans âge. De mémoire d'homme, le relais de la Pierre qui Hurlé avait toujours été là, offrant un refuge aux voyageurs qui transitaient par la voie difficile du col de Tisk. Autour de sa porte d'entrée en bois massif, deux fenêtres étroites donnaient sur la salle de séjour et sur la cuisine. Elles étaient pourvues de volets, en bois également, pour éviter l'intrusion d'animaux sauvages ou de la pluie. Au dessus, une troisième fenêtre plus large éclairait la chambre réservée au voyageur de passage. Enfin, couronnant le tout tel un œil de cyclope se trouvait une

lucarne ronde qui correspondait à une sorte de grenier. Même quand le soleil brillait de mille feux – ce qui ne devait pas arriver souvent par ici – l’ouverture ne devait dispenser qu’un fin rai de lumière à l’intérieur. La chose la plus remarquable au sujet de cet abri troglodyte était sans nul doute le fait que sa façade était entièrement travaillée. Sur la surface lisse défilaient des symboles cunéiformes, parfois interrompus par des dessins plus grands, dont la signification s’était perdue depuis des siècles.

Depuis que cet endroit avait été découvert, les moines vivant plus bas s’occupaient de l’entretenir et de le ravitailler, apportant nourriture, bois, linge ainsi que propreté et rangement. Ils le faisaient bénévolement, refusant systématiquement toute forme de paiement, au grand bonheur de tous ceux qui empruntaient cette voie.

Sous la poussée d’Asto, la porte en bois s’ouvrit sans un bruit, sans doute récemment huilée par les moines. A l’intérieur sur la gauche, deux marches en pierre menaient à la cuisine, tandis que leurs jumelles à droite desservaient la salle principale. Le conduit de la cheminée du relais était placé entre les deux pièces, si bien qu’un feu de cuisson servait également au chauffage de la pièce d’à côté, mais également à celui de la chambre, accessible par un escalier en bois. Le grenier devait quant à lui se contenter de l’évacuation de la fumée, qui débouchait plusieurs dizaines de mètres plus haut.

Une silhouette sombre et encapuchonnée se tenait entre les deux volées de marches, juste devant la cheminée.

- Euh, bonsoir, dit Asto, qui aurait juré qu’il n’y avait personne par ici.

Un éclair zébrant le ciel lui donna raison. Il contemplait en fait son propre reflet dans un miroir en pied, entouré d’un cadre terne, mais parfaitement épousseté. Il regarda quelques instants l’image du trentenaire qu’il avait sous les yeux.

- Tu as maigri, se dit-il à voix haute. Et ta barbe te donne une mine affreuse. Il faut vraiment que tu fasses quelque chose en arrivant à Viraa.

Asto descendit les marches et déposa son sac à même la terre battue de la salle à manger. La table trônant au centre de la pièce était plutôt petite, et seulement accompagnée de trois chaises. Non loin de la cheminée, un fauteuil à l’aspect confortable lançait des appels déchirants au voyageur fatigué. Contre le mur du fond se trouvait un buffet qui devait contenir quelques couverts. Une des règles concernant ce relais était que son état devait être le même à l’arrivée et au départ de l’hôte, ce qui impliquait, entre autres, qu’il fallait faire soigneusement sa vaisselle avant de partir.

Mû par la curiosité, il passa devant le meuble et grimpa l’escalier pour visiter le reste du relais. Le bois gémit sous son poids, mais Asto avait suffisamment confiance en la vigilance des moines, qui n’auraient pas laissé un escalier vermoulu. Le premier palier desservait la chambre. Comme le reste de l’habitation, elle était plutôt spartiate. Le lit semblait petit, mais suffisamment confortable pour offrir une alternative intéressante au sac de couchage à la belle étoile. Une bassine et un broc servaient aux ablutions. Tous deux étaient vides, et Asto prit mentalement note de les remplir en redescendant. Sur le mur de gauche se trouvait une peinture représentant la vallée telle qu’on pouvait la voir par la fenêtre de la chambre. Sans doute un voyageur artiste avait-il voulu partager son talent avec les autres. L’image était d’une exécution plutôt quelconque, mais apportait quand même une touche de gaîté à la pièce.

Asto poursuivit l'ascension pour arriver au grenier. Tout comme la chambre, une porte le séparait de l'escalier. L'huis de celle-ci était en revanche plus sombre, comme noirci par le feu. En actionnant le loquet, Asto s'aperçut que la porte était verrouillée. Il avisa un lacet de cuir portant une clef suspendu au mur juste à côté de la porte et l'essaya. Le panneau de bois s'ouvrit lentement.

Curieux de laisser la clef en évidence près de la porte.

A la faible lueur apportée par la lucarne, il vit plusieurs caisses et sacs qui devaient contenir de vieilles choses. L'une d'elles retint cependant son attention. Il s'agissait d'un journal à couverture de cuir taché, pas si vieux que ça. A l'intérieur, l'écriture fine et délicate était sûrement celle d'une femme. Asto décida de le prendre pour le lire devant le feu, même s'il se sentait mal à l'aise de s'immiscer comme ça dans la vie de quelqu'un qu'il ne connaissait pas. Oh et puis après tout, cette femme n'avait qu'à ne pas le laisser ici.

Le livre sous le bras, il se rendit dans la cuisine, et remplit le broc de la chambre à la pompe à eau. Le relais était alimenté par une nappe phréatique qui devait être bien fournie, au vu des précipitations qui arrosaient le coin. Outre la pompe et la partie de l'âtre qui abritait une longue broche, la cuisine contenait un plan de travail, sur lequel étaient posées planches à découper et ustensiles de cuisine. Un coin de la pièce servait de réserve, avec deux tonneaux de viande salée et quelques sacs de céréales. Dans une alcôve proche de la cheminée, des bûches attendaient sagement de se faire immoler.

Asto plaça l'une d'elle dans l'âtre, l'entoura de branchages secs et d'amadou, et produisit une étincelle sur la pierre à silex, qui se mit à dévorer goulûment le combustible qui lui était offert. Rapidement, de belles flammes jaunes et réconfortantes firent leur apparition, apportant une douce lumière dans la cuisine et la salle principale.

Le marchand sélectionna un morceau de bœuf salé fort appétissant, et le posa dans un récipient en fonte qu'il plaça sur le brasier. En attendant, il éventra un sac de grains et se servit de plusieurs poignées. Une odeur de pourriture d'abord ténue, puis franchement insistante se répandit peu à peu dans l'habitation. Craignant pour la qualité de sa viande, Asto la retira du feu, mais rien ne changea. Une investigation un peu plus poussée lui apprit que l'odeur venait du bois en train de brûler, qui ne devait pas être de première fraîcheur. Haussant les épaules, il remit sa viande à cuire et attendit patiemment.

Lorsque celle-ci fut à point, sa cuisson préférée, il l'emporta avec ses céréales dans le fauteuil de la salle de séjour. L'odeur désagréable qui émanait du feu s'était également répandue dans la pièce, mais les narines d'Asto commençaient à s'habituer à ce parfum fort et piquant. Après avoir fait ripaille, il se plongea dans la lecture du journal.

Il avait été écrit par une jeune femme dont le nom n'était mentionné dans aucune entrée. Ses deux compagnons et elle s'étaient retrouvés bloqués au Relais par une tempête digne des plus grands récits épiques. Des tombes d'eau entraînées par les vents déchaînés s'abattaient sur la région, et rendaient tout trajet impossible. Les trois voyageurs n'avaient au départ pas prévu de faire une halte au relais de la Pierre qui Hurle, mais les intempéries les avaient forcés à changer leurs plans.

Le lendemain de leur arrivée, l'intensité de la pluie n'avait toujours pas diminué, et le groupe passait le temps en se racontant des histoires de leurs régions respectives. L'un des deux hommes, Eljari,

était justement de la vallée, et choisit de partager une vieille légende que lui racontait sa mère quand il était plus jeune. Il s'agissait d'un village dans les montagnes qui avait disparu un jour de brouillard sans laisser aucune trace de ses cent habitants ni de ses bâtiments. Selon le folklore local, ce peuple de la brume revenait hanter les vivants à minuit les jours de grand vent. Surtout les enfants qui n'avaient pas été sages pendant la journée.

Le journal raconte que cette nuit-là, leur sommeil ne fut pas de tout repos. Parmi les hurlements du vent, ils crurent distinguer des grattements à la porte d'entrée, comme si un renard tentait de l'ouvrir.

Ca s'est encore produit ce soir. La nuit dernière, j'ai cru que j'étais folle, mais cette nuit Eljari s'est réveillé et les a entendus. On ne veut pas alerter Anjas, surtout si ça n'est rien du tout. Je le connais, il se moquerait de nous tout le reste du voyage. D'un commun accord avec Eljari, j'ai laissé une bougie allumée. Comme si ça pouvait changer quelque chose. Il est descendu voir il y a un moment, mais il n'a rien vu d'autre que la pluie tambourinant sur la porte. Je ne sais vraiment pas où il a trouvé le courage de descendre. Après la légende terrifiante qu'il nous a racontée à midi, je ne me sens plus vraiment à l'aise dans cet endroit. Je me mets à imaginer des choses, tapies dans les ombres, hors de vue mais prêtes à bondir. Et la moisissure sur les murs qui empeste n'arrange rien. J'espère que nous pourrons bientôt repartir.

La femme continuait à étaler ses sentiments sur plusieurs pages. Asto sauta plusieurs entrées, car il sentait la fatigue le gagner et les états d'âmes de la narratrice ne le passionnaient guère. Il était sur le point de refermer le journal quand un passage retint son attention.

Anjas n'est plus là. J'espère que c'est encore une de ses mauvaises blagues. Ses affaires ont également disparu. Eljari dit qu'il nous a laissés pour braver la pluie, mais je ne pense pas que ça soit le cas. Anjas est plutôt du genre à attendre tranquillement que ça passe.

Asto reprit sa lecture un peu plus attentivement. L'écriture devenait de plus en plus hâtive, si bien qu'à certains endroits elle en était presque illisible.

Tout se passe comme dans la légende ! Le premier signe fut leur souffle méphitique qui se répandit à travers le relais. Une odeur de mort et de pourriture, comme si un cadavre avait été oublié. Puis nous avons entendu des grattements à la porte. Eljari est descendu ouvrir, croyant que c'était Anjas qui revenait. Mais il n'y avait personne. Eljari me dit que les bruits qu'on entend ne sont que les gémissements du vent sur la falaise. Mais pour moi cela ressemble beaucoup trop à des cris pour que ça soit une coïncidence. Il est en bas depuis une heure, pour faire le guet. Il ne répond pas à mes appels, mais je n'ose pas descendre. Ecrire dans mon journal est la seule chose qui me permet de rester saine d'esprit. Comme si en exprimant et en extériorisant mes peurs, je les faisais disparaître. Mais cela ne dure qu'un temps.

Suivent quelques gribouillis illisibles.

Je les ai vus ! C'est affreux ! Je n'aurais jamais dû m'approcher de l'escalier. Dans le salon il y avait une ombre sur le mur. Mais cela ne pouvait pas être celle d'Eljari. Elle était trop... trop... inhumaine. Je crois que je suis seule maintenant. Le matin est encore loin, je ne sais pas si je vais tenir. J'ai bloqué la porte du grenier avec une chaise, la clef qui la verrouillait ayant disparu. Mais je doute que ça les empêche d'entrer très longtemps.

Asto sourit en parcourant les quelques lignes qui restaient. En vingt ans de commerce itinérant, il avait vu suffisamment de pays pour ne plus croire à toutes ces bêtises. D'ailleurs, maintenant qu'il allait avoir plus de temps à lui, il allait peut-être faire une étude comparative sur les mythes ruraux et sur les peurs primales qui leur ont donné naissance. Mais chaque chose en son temps.

Délaissant le journal, il activa une dernière fois les braises de la cheminée puis monta se coucher, posant le manuscrit près de la tête de lit. La route serait longue le lendemain pour atteindre le col de Tisk, il avait besoin de repos.

Il se réveilla au beau milieu de la nuit en sursaut. Il avait cru entendre... Non, c'est idiot... Le récit du journal avait dû nourrir son subconscient d'images terrifiantes et lui faire faire des cauchemars. Pourtant... Oui, ça recommence... Cette fois, il en était sûr, il avait entendu un bruit venant du dehors. Quelque chose de ténu, comme un papier froissé. Il secoua la tête et se recoucha, bien décidé à ne pas laisser son imagination le tenir éveillé toute la nuit.

Et si quelqu'un me volait ma fortune ?

Dans sa hâte de se coucher, il avait laissé son sac d'objets précieux dans le salon près du buffet. Maudissant son imprudence, il finit par se relever, puis descendit l'escalier grinçant. Heureusement pour lui, et sa future retraite, son sac en cuir était toujours là où il l'avait abandonné. Un coup d'œil dans la cuisine l'assura qu'il était bien seul dans le relais. Cependant, par mesure de précaution, il sortit une courte dague, cadeau d'un des marchands de Kelo.

Le bois de la porte d'entrée gémissait, comme il le fait parfois quand il travaille et gonfle sous l'effet de l'humidité. Pour se rassurer, Asto ouvrit le battant tout grand, sa main fermement serrée autour de son arme. Dehors, le vent et la pluie sévissaient toujours. Les branches tordues des arbres se balançaient furieusement, comme si d'invisibles démons s'échinaient à les secouer. Le marchand attendit quelques instants sous la pluie, puis comme il ne se passa rien, il rentra dans le relais en haussant les épaules. Il ferma les volets des fenêtres de la cuisine et de la salle de séjour et se dirigea vers l'escalier.

Quelque chose capta son attention. A travers les lattes du volet, il avait cru apercevoir une... Il y eut un nouvel éclair. Oui, il y avait bien une ombre derrière l'ouverture. Celle d'un arbre semble-t-il. Le bruit de papier froissé reprit, un peu plus fort qu'avant. Les cieux s'illuminèrent à nouveau. L'ombre avait disparu. Asto sentit un frisson courir le long de son échine. S'approchant doucement de la fenêtre, il tira les rideaux, afin de masquer l'extérieur. Il fit de même dans la cuisine. En revenant vers l'escalier, il saisit une chaise et la plaça sous la poignée de la porte d'entrée.

Comme ça, je ne serai pas dérangé par les bêtes sauvages.

Mais une petite voix au fond de sa tête commençait à lui susurrer qu'il y avait peut-être plus que des bêtes sauvages là-dehors. Empoignant d'une main son sac et de l'autre la dague qu'il trouvait décidément beaucoup trop courte, il remonta dans la chambre.

A peine eût-il monté deux marches, que la poignée de l'entrée commença à s'incliner vers le bas, sans bruit, jusqu'à ce qu'elle bute sur le dossier de la chaise. Asto était pétrifié. Jamais il n'avait entendu parler de bêtes sauvages capables d'ouvrir une porte. Lâchant ses biens, il courut pour tenir la poignée. Celui qui était de l'autre côté, qui qu'il puisse être, possédait une force incroyable, et Asto eut bien du mal à maintenir la porte fermée. Au bout d'une minute de lutte âpre, la poignée arrêta de s'agiter. Le souffle court, Asto la maintint quelques instants de plus.

Je suis en train de perdre la boule.

Il resta au moins un bon quart d'heure planté devant la porte, prêt à frapper avec son arme toute chose qui tenterait d'entrer, mais en vain. Le silence était retombé dans le relais, seulement troublé par le tonnerre, qui semblait commencer à se calmer.

Sentant que le sommeil le réclamait, il se dit que ce n'était pas très prudent de rester là. Il remonta donc à la chambre, ferma volets et rideaux sans même jeter un coup d'œil en contrebas, et s'assit sur le bord du lit. Hors de question de s'endormir, bien que ce fût très tentant. De son sac, il sortit quelques feuilles qu'il mâchonna. Cette plante au goût amer avait la propriété de prolonger l'état de veille. C'est comme ça qu'il arrivait à tenir le soir face à des clients exigeants. Mais cette nuit, il doutait que ce qu'il y avait dehors ait envie d'acheter ses marchandises.

Un bruit violent le fit sursauter, un bruit de bois cassé venant du rez-de-chaussée. Il se leva prudemment, et en se penchant, tenta de distinguer ce qu'il se passait dans l'entrée. La porte n'était pas visible du haut de l'escalier, même en se contorsionnant. En revanche, le miroir qui lui faisait face l'était. Et Asto regretta immédiatement d'avoir voulu regarder. Il voyait très nettement une silhouette se découper dans l'encadrement de la porte. Puis deux autres derrière.

Saisi de panique, il se redressa puis tenta de faire le point. Un groupe d'individus venait d'entrer dans le relais. Certainement pas pour lui souhaiter le bonsoir. Il ne pensait pas que, malgré toute leur bonne volonté, les moines se risqueraient à venir au relais par un temps pareil. Il restait donc la possibilité des voyageurs fatigués, des brigands, ou... Il préféra ne pas penser à la dernière éventualité.

Dans tous les cas, il n'était plus en sécurité. Son cerveau travaillant à toute vitesse lui rappela que la porte du grenier était la seule qui fermait à clef. Et que les quelques caisses qui se trouvaient là-haut feraient une excellente barricade de fortune.

Aussi silencieusement qu'il le pût, Asto récupéra son sac et le journal auprès du lit et se dirigea vers le grenier. Il n'osa pas jeter un coup d'œil vers le bas de l'escalier, mais les poils de sa nuque se hérissèrent, comme si quelqu'un le fixait.

Grimpant les marches de plus en plus vite, il se rua dans le grenier, ferma la porte et fit jouer la clef. Un tour... Non, deux. Il tira une armoire relativement lourde qui avait le bon goût de se trouver non loin de l'ouverture et la plaqua contre l'huis de la porte. Et deux caisses en renfort ne seraient pas de

trop. Quand il fut satisfait de son empilage, il s'autorisa à reprendre son souffle, les mains sur les genoux. Son cœur battait comme jamais, à tel point qu'il crut qu'il allait jaillir de sa poitrine.

Plus un bruit ne montait du rez-de-chaussée. Et puis soudain, l'escalier se mit à grincer. A force de monter et de descendre ces marches, Asto reconnut le son produit par la deuxième puis la troisième, puis... Il alla se réfugier le plus loin possible de la porte et de sa barricade, c'est-à-dire non loin de l'œil-de-bœuf qui lui permettait de voir quelque chose dans la pièce. La fenêtre n'était pourvue ni de rideaux, ni de volets. A la lueur de la lune, il ouvrit le journal et tourna frénétiquement les pages à la recherche d'une information sur ses visiteurs. La jeune femme qui avait écrit ces lignes s'était visiblement trouvée dans la même situation et avait peut-être découvert quelques éléments cruciaux. L'écriture était à peine lisible, et la pénombre rendait le déchiffrement encore plus difficile.

Eljari et Anjas sont morts. J'ai vu leurs corps. Enfin ce qu'il en restait. Je crois que les autres ne savent pas que je suis là. Ils sont là, en bas, en cercle autour de mes deux amis, comme pour une macabre cérémonie. Ils sont plus petits qu'un homme, mais plus trapus. Leur peau est sombre et couverte de poils longs. Et leurs bras... Leurs bras traînent presque par terre. Leur communication se fait par sifflements, crissements et grognements.

Un cri provenant de dehors, qui ne pouvait provenir d'une gorge humaine, le fit interrompre sa lecture. Se redressant lentement, il jeta un coup d'œil par la lucarne. En bas, plusieurs ombres s'agitaient parmi les buissons. Et l'une d'elle le regardait ! Il vit distinctement des yeux jaunes briller, le regard braqué sur lui. Leur échange dura quelques secondes, puis la chose poussa un hululement qui fit se précipiter à l'intérieur ses congénères.

Aie. Il faut vite que je trouve quelque chose.

Asto se remit à parcourir les lignes de son journal, lisant aussi vite qu'il le pouvait.

Avant de mourir, Eljari m'a dit que ce ne sont que des fantômes. Qu'ils disparaîtraient si on ne leur prêtait pas attention. Je n'ai plus qu'à espérer qu'il avait raison.

Et le journal s'arrêtait là ! Asto tourna les dernières pages, mais elles étaient toutes blanches. La porte du grenier reçut un coup violent venant de l'extérieur, mais elle ne céda pas. De rage, Asto jeta le journal au loin. Il tenta d'estimer la distance qui le séparait du sol, et dans quel état il se trouverait s'il sautait par la lucarne. Mais il renonça. Difficile d'échapper à des poursuivants avec une jambe cassée – au mieux.

Quelque chose frappa à nouveau contre la porte, faisant trembler armoire et caisses.

Ils savent que je suis là maintenant. C'est terminé.

Selon la légende, le peuple du vent disparaissait à l'aube. Mais le lever du jour était encore bien trop loin. D'ici là, la porte aurait été défoncée, et ils pourraient disposer de lui comme ils l'entendaient. Dehors, le tonnerre avait repris de plus belle, et se mêlait aux cris inhumains de ce qui se trouvait dans l'escalier.

En désespoir de cause, Asto se recroquevilla dans un coin, derrière une commode, et ferma les yeux. Il se mit à faire quelque chose qu'il n'aurait même pas osé imaginer quelques heures plus tôt. Il se

mit à prier tous les dieux qu'il connaissait, ceux que les voyageurs et commerçants lui avaient décrit au cours de ses voyages. Mais les coups de bélier continuaient toujours.

Ce ne sont que des fantômes. Je ne crois pas aux esprits.

Gardant les yeux fermés, il entendit la porte du grenier craquer sévèrement puis voler en éclat. L'armoire et les caisses furent repoussées et les cris se firent plus proches. Il n'osait pas ouvrir les yeux, de peur de découvrir quelque chose qui le ferait immédiatement mourir de terreur.

Je n'y crois pas, je n'y crois pas.

Difficile pourtant de ne pas croire que des choses le frôlaient. Quelque chose de doux, mais froid. Aussi froid que la mort. Cela balaya ses bras et son visage, mais Asto resta complètement paralysé. Autour de lui, on s'agitait à grands renforts de cris et d'effleurements.

Ne pas y croire, ne pas y croire, ne pas...

Il se passa un temps indéterminé puis les frôlements finirent par cesser. A travers ses paupières closes, Asto crut voir une lueur. D'abord ténue, elle gagna peu à peu en intensité. Rassemblant tout son courage, le marchand ouvrit tout grand les yeux.

La lumière était celle du jour naissant. Dehors, l'orage avait cessé, et le ciel était dégagé. Asto était complètement sidéré. Les heures qui venaient de s'écouler depuis que la porte avait été défoncée ne lui avaient paru que quelques minutes. Ce qui le surprit encore plus, c'est que sa barricade était toujours en place devant la porte. Aucune trace d'une quelconque effraction.

Il s'approcha prudemment de la porte, et écouta. Comme aucun bruit ne lui parvint, il déplaça ce qui obstruait le passage et déverrouilla la porte. Il attendit encore. Toujours rien. Il descendit lentement l'escalier, et vit que la chaise bloquait toujours la poignée de la porte d'entrée. Pourtant, il était certain d'avoir vu les débris de la porte au sol.

Rien dans le relais ne venait indiquer que des êtres s'y étaient introduits. Même l'odeur nauséabonde avait disparu.

Une hallucination ?

Son esprit rationnel tenta de trouver une explication. Le bois pourri qui dégageait des vapeurs hypnotiques, la lecture du journal qui l'influence dans ses visions... Mais cela ne le satisfaisait pas. Il sentait presque encore le contact duveté mais froid sur ses joues. Et puis, cette assiette sur la table, il ne se souvenait pas de l'avoir laissé là...

Quelques instants plus tard, il était prêt à partir. La vaisselle et le lit étaient faits. Il avait même un peu épousseté les plans de travail de la cuisine. Son sac sur le dos, il se rendit une dernière fois dans la salle à manger, et déposa le journal sur la table bien en évidence.

Il s'était permis de rajouter une ligne à la fin du journal. En grosses lettres bien lisibles, il avait écrit :

Ne pas y croire.

Tournant le dos au relais de la Pierre qui Hurlé et à ses mystères, il reprit la route qui menait chez lui.